

Des pauvres à évangéliser...

Gabriel Bernier, o.m.i.

Volume 36, 1969

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1007292ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1007292ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Historia Ecclesiae Catholicæ Canadensis Inc.

ISSN

0318-6172 (imprimé)

1927-7067 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bernier, G. (1969). Des pauvres à évangéliser.... *Sessions d'étude - Société canadienne d'histoire de l'Église catholique*, 36, 21–27.

<https://doi.org/10.7202/1007292ar>

Des pauvres à évangéliser...

D'abord :

Les raisons de la fondation des Oblats,
les circonstances de leur venue au pays,
l'influence exercée par leurs premières missions
paroissiales.

Au Québec même :

Les circonstances de leur arrivée,
leur influence, soit comme pasteurs de paroisse,
soit comme prédicateurs de retraites paroissiales.

Conclusion :

Regard sur l'avenir.

Madame la Présidente,

Mesdames, Messieurs,

La Congrégation des Oblats de Marie-Immaculée a surgi des ruines de la Révolution française. C'était en 1816. Mgr de Mazenod, évêque de Marseille, visiblement ému par la désolante dévastation à laquelle l'Église était en proie, par suite de l'apostasie de plusieurs de ses membres, de la corruption et de la malice de beaucoup d'autres, a voulu remédier à ce lamentable état de choses en faisant appel aux services de quelques prêtres, doués d'une piété solide et animés d'un zèle ardent.

Il leur donne comme mot d'ordre général de mettre tout en œuvre pour étendre l'empire du Christ, détruire le règne du démon, mais comme mandat précis de s'occuper des pauvres, de la masse des déshérités de la terre qui croupit dans l'ignorance religieuse et la misère physique et morale.

Comme moyen concret d'action apostolique, il préconise la prédication de missions paroissiales, dans le but de faire l'approfondissement de la foi chez la population. « Leur unique préoccupation sera de réveiller,

par la parole et l'exemple, la foi assoupie dans le cœur de la plus grande partie des fils de l'Église. »

Les masses abandonnées, en voie de déchristianisation, voilà ce qui émeut le cœur du fondateur des Oblats. Et pour leur venir en aide : de la prédication populaire, simple et adaptée.

Voilà les débuts, à Aix-en-Provence, surtout au cœur de la ville de Marseille.

1. — *Au Canada*

L'œuvre des hommes de Dieu ne tarde pas à connaître l'expansion et le rayonnement. Pour en venir tout de suite à notre sujet, comment se fait-il que, dès 1841, les Oblats sont déjà établis au pays ?

La raison, c'est l'invitation pressante que leur fit Mgr Ignace Bourget, successeur de Mgr Lartigue le 3 mai 1840 à l'évêché de Montréal.

Une des plus instantes préoccupations du nouveau prélat fut de trouver des hommes de Dieu qui, s'adonnant de préférence à la prédication, se consacraient spécialement à l'amélioration spirituelle des villes et des campagnes.

Mgr Lartigue sur son lit de mort avait dit : « Le prince des ténèbres plus que jamais nous fait la guerre, et cherche à étendre son empire au milieu du troupeau de Jésus-Christ. L'hérésie et l'impiété nous attaquent de toute part. »

Afin de chercher ces collaborateurs qui lui manquaient, Mgr Bourget s'embarqua pour l'Europe. En avril 1841, en se dirigeant vers Rome, toujours en quête d'ouvriers évangéliques, comme Marseille était sur sa route, il s'y arrêta. Au séminaire où il se présenta pour célébrer la messe, le père Tempier le reçut avec les égards dus à son rang. C'est ainsi que l'illustre visiteur fit connaissance avec les Oblats comme par hasard... Ces hasards qui sont comme autant de coups de la Providence.

Mgr de Mazenod et Mgr Bourget eurent par la suite de fréquents entretiens qui se conclurent par l'acceptation de la proposition de l'évêque de Montréal. « Quand deux saints se rencontrent ! » (Gaston Carrière, o.m.i.)

« L'évangélisation des âmes les plus abandonnées, disait Mgr de Mazenod, c'est là notre raison d'être et la plus ardente de nos ambitions. A des milliers de lieues, il y a des peuplades qui n'ont pas encore entendu la bonne nouvelle. Et l'on nous demande qui doit aller à ces déshérités. Mais, c'est nous ! C'est nous ! Évangéliser les pauvres, telle est notre devise, telle est notre vocation. »

Les Oblats entrèrent à Montréal le 2 décembre 1841. Ils étaient les premiers religieux à venir au secours du Canada depuis qu'il était passé sous la domination anglaise. Le dernier Jésuite mourut en 1800, et le dernier Récollet, en 1813. Seuls les Sulpiciens se maintinrent, se recrutant sur place.

L'arrivée des Oblats fut un véritable événement. Ils furent reçus avec enthousiasme. Dès le lendemain, la presse canadienne, en termes sympathiques, lançait la nouvelle à tous les échos.

« Les Révérends Pères Oblats, si ardemment désirés, disait-elle, sont depuis hier parmi nous. Ils donneront des missions dans les différentes paroisses et Townships [les Cantons de l'Est du temps]. L'ambition des peines à endurer et des sacrifices à accomplir pour la cause de Jésus-Christ enflamme leurs âmes dévorées de zèle. Ils sont tous pénétrés du même esprit. »

Évidemment, il faut reconnaître ici l'emphase du style de l'époque. Les *Mélanges Religieux* du 3 décembre 1841 continuent dans la même veine.

Les premières missions paroissiales produisent des fruits abondants. La mission était un gros événement, équivalant à une série ininterrompue de fêtes chômées, car, pendant deux ou trois semaines, les travaux des champs cessaient, toute la population s'empressait à venir entendre la parole de Dieu, désireuse de ne perdre aucune instruction, ni aucun détail des cérémonies.

Cette assiduité n'était pas sans mérite, vu les rigueurs de la saison et les distances. Mais ni les pluies torrentielles, ni la violence du vent, ni les tourmentes de neige ne diminuaient le nombre des assistants.

On s'entassait dans les églises; les derniers arrivés se groupaient devant la porte; ou bien, perchés sur des amas de neige, hauts de plusieurs pieds, ils tâchaient de saisir par les fenêtres quelques lambeaux des sermons. Que l'on est loin de nos jours de cet empressement d'alors !

L'un des vices que les Oblats combattirent avec le plus de vigueur et de persévérance fut l'abus des boissons alcooliques.

Ce fut aussi l'hérésie du protestantisme qui faisait ses ravages au sein des populations pauvres et disséminées dans les Cantons de l'Est.

Pour abréger, en 1844, les Oblats se rendent à Bytown (Ottawa). Ils s'aventurent dans le « Grand Nord » de 1844 à 1849, en passant par le lac Témiscamingue et le long des lacs de l'Abitibi pour atteindre les vastes territoires de la Baie d'Hudson et ceux du Nord-Ouest canadien.

Nos missionnaires, nous pouvons le dire avec fierté, ont parcouru jusqu'à leurs extrémités et visité en détail ces contrées froides et mystérieuses. Sur les cartes géographiques, que de noms d'Oblats on lit maintenant, comme un signe incontestable des découvertes que des membres de la congrégation ont faites, ou des centres d'habitation qu'ils ont créés, dans ces régions qui s'étendent jusqu'au cercle polaire !

Les lacs Mazenod, Tempier, Fabre, Grandin, Taché, Séguin, Clut, Pascal, Rey, etc.; les localités de Mazenod, Guigues, Laverlochère, Lacombe, Legal, Leduc, Vègreville, Tabaret, Grouard, Lebret, Gendreau, etc.

Voilà autant de noms oblats qui témoignent de toute une épopée missionnaire et évangélique. Le père Gaston Carrière, o.m.i., dans son *Histoire documentaire des Oblats au Canada*, ne craint pas de coiffer tout un chapitre : « Une ère nouvelle pour l'Église au Canada. »

2. — Au Québec

Se promenant un jour dans sa ville épiscopale en compagnie de Mgr Taché, o.m.i., l'archevêque de Québec lui dit en lui montrant une église en construction : « Voici l'église que je réserve à vos Pères. Quand elle sera terminée, et que je pourrai aussi leur donner une maison d'habitation convenable, je les y appellerai. Depuis plusieurs années, les Oblats se dévouent au Saguenay, chez les Montagnais et le long des rives du Saint-Laurent jusqu'au Labrador, où ils ont rendu des services immenses. Il est juste que je les établisse également près de moi, pour leur témoigner ma reconnaissance et leur fournir le moyen de faire encore plus de bien à mes ouailles. »

Ces paroles étaient prononcées par Mgr Turgeon en mai 1852. L'église dont il s'agissait était celle de Saint-Sauveur, aux vastes dimensions, située dans le faubourg Saint-Roch et destinée à une population de six mille âmes environ, et qui devait s'accroître rapidement par la suite jusqu'à atteindre le dix-neuf mille autour des années 1924-1930...

En octobre 1853, les Oblats devinrent desservants de cette église, rattachée à la paroisse Saint-Roch. L'érection canonique de la paroisse Saint-Sauveur eut lieu le 28 février 1867. Le premier mai suivant, le regretté père Flavien Durocher, déjà desservant, prenait charge de la cure.

L'accueil fait aux Oblats fut chaleureux, tant de la part de la hiérarchie que de la part des fidèles. Et cet attachement de la population pour ses pasteurs ne s'est jamais démenti depuis. Nous l'avons bien vu au cours des célébrations du centenaire de la paroisse, il y a deux ans.

Les principales difficultés rencontrées, si l'on fait abstraction, du point de vue moral, des faiblesses inhérentes à la nature humaine, furent en majeure partie d'ordre matériel.

Le fléau des incendies dans un quartier démuné de toute protection. Car ce secteur de la basse-ville ne devait être annexé à la ville qu'en 1889. Aussi les méfaits de la pauvreté dans ce milieu où les services d'aqueduc et d'égouts étaient laissés à l'initiative privée.

La présence des Oblats à Saint-Sauveur de Québec a permis tout un fourmillement d'œuvres paroissiales qui, au cours des années 1880 à 1900, connurent un véritable apogée. La confrérie de la Sainte-Famille en 1855; la congrégation des Enfants de Marie en 1864; la congrégation des Hommes en 1881; celle des Jeunes Gens en 1894; le Tiers-Ordre franciscain, dont le père Tortel érigeait la première fraternité dans la chapelle Notre-Dame-de-Lourdes le 19 novembre 1882, chapelle qui vient de tomber sous le pic des démolisseurs. Cette chapelle, à ses heures de gloire, était le lieu de rencontre des fraternités de tout le bassin de la basse-ville et même de plusieurs paroisses des alentours.

En plus de ces mouvements de piété, l'on compte des œuvres d'action charitable, les sociétés masculines et féminines de Saint-Vincent-de-Paul, fondées respectivement en 1855 et en 1918. Aussi diverses associations de bienfaisance comme la société Saint-Jean-Baptiste, fondée en 1862, la société des Artisans, sorte de coopérative d'assurance, fondée en 1876. Et j'en passe, comme la confrérie du Scapulaire (du Mont-Carmel) fondée en 1853, etc.

Toute cette floraison d'œuvres de piété et de charité a fait de la paroisse Saint-Sauveur un centre de vie chrétienne envié à l'époque par les autres milieux.

En même temps qu'ils prirent possession de la paroisse, les Oblats hébergèrent quelques prédicateurs comme c'est encore le cas de nos jours. Grâce à eux, le nom de Saint-Sauveur de Québec s'est fait connaître dans plusieurs localités du Québec, et même en pays étrangers.

Comme prédicateurs, les Oblats prirent une part active aux campagnes de tempérance de l'époque. Il suffit d'évoquer le nom d'un Chiniquy pour rappeler les ravages que l'intempérance accomplissait alors. La croix de tempérance installée à la place d'honneur dans nos foyers témoigne encore aujourd'hui des résultats de la prédication de nos Pères.

Saint-Sauveur a donné naissance, en 1924, à la maison des Retraites fermées de Jésus-Ouvrier.

Parler de Jésus-Ouvrier, c'est rappeler la mémoire de l'apôtre du Sacré-Cœur, le regretté père Victor Lelièvre.

Point n'est besoin d'insister sur l'influence d'un apôtre comme le père Lelièvre sur la masse du peuple . . . Les processions de la fête du Sacré-Cœur au cours des années 40 à 50; puis les grands ralliements au parc Victoria : ce sont des événements religieux auxquels notre génération actuelle a peine à croire quand on lui en fait le récit.

Pour être plus formel, il me faut dire que c'est par la prédication des retraites paroissiales que les Oblats de 1850 à 1900 exercèrent leur influence au Québec. Et je crois que cette influence a été heureuse et bienfaisante et qu'elle s'est accomplie sans heurts ni oppositions.

Nous venons, depuis 1960 environ, de clore une page d'histoire. Page émouvante où les hommes d'Église, en charge de presque toutes les structures de la société : éducation, mouvements coopératifs, syndicats, hôpitaux, etc., évangélisaient dans tous les secteurs à même ces structures confessionnelles. Ils étaient respectés, écoutés et compris.

Voici que le phénomène de la sécularisation fait son apparition : institutions, costumes, etc., et que le témoignage de la collectivité : Oblat, Dominicain, Jésuite, s'estompe pour faire place au témoignage de la personne : père Legault, sœur Laurent-de-Rome, etc. Ce n'est plus le groupe qui compte, mais la personne. Quand un curé veut avoir un prédicateur, il ne s'adresse plus aux Oblats, aux Dominicains, etc., il demande le père Laurent Tremblay, le père Marcel-Marie Desmarais ou le père Émile Legault.

Ce qui restera de tout ce passé glorieux que nous venons d'évoquer ! Des vestiges, des monuments chez nous comme ailleurs. La France a ses cathédrales et son Sacré-Cœur de Montmartre; nous aurons nos clochers merveilleux et notre basilique Notre-Dame du Cap, que fréquenteront des visiteurs sans doute plus touristes que pèlerins.

Actuellement, les congrégations religieuses, comme l'Église, sont secouées dans leurs structures. « L'Église, vieil olivier, écrivait Paul VI, secoue ses branches mortes pour faire bourgeonner des tiges neuves. » Il en va de même des congrégations religieuses. Elles connaissent les effets d'un nouveau printemps, avec des embâcles dans les rivières, des saletés dans les rues, mais aussi avec des bourgeons qui se gonflent et dont il faut attendre la floraison et les fruits.

Notre action future, comme communauté religieuse, je la situe au plan de l'animation et du témoignage personnel dans des cadres à peu près inexistants.

Le phénomène de la sécularisation s'accroissant, nous aurons à être davantage levain dans la pâte que moule du gâteau.

A chaque époque ses risques et ses incertitudes, comme à chaque époque ses gloires et ses espoirs.

Gabriel BERNIER, o.m.i.

Professeur de théologie,

Directeur de la revue l'Apostolat.